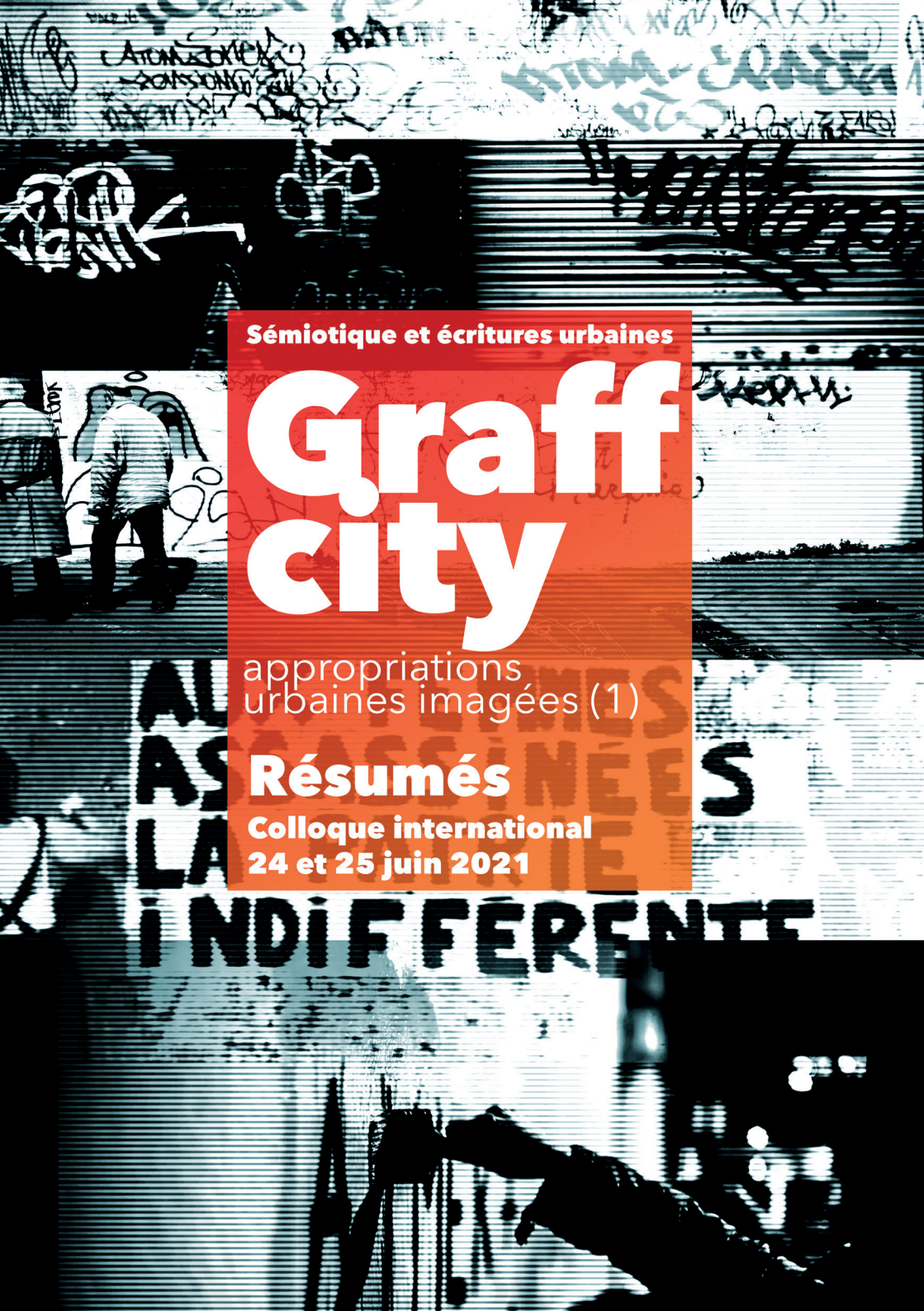
Sémiotique et écritures urbaines

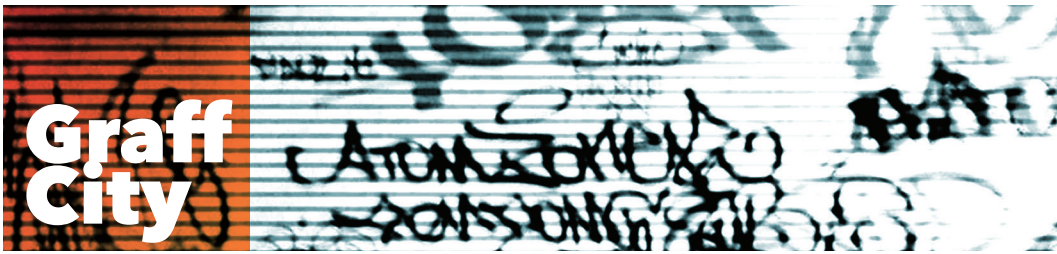
# Graff city

appropriations urbaines imagées (1)

## Résumés

**Colloque international**
**24 et 25 juin 2021**




Graff
City

# Sémiotique et écritures urbaines

**Marianne Cailloux (université de Lille) :** *Le geste graffant/griffant comme performance appropriative : phénomènes de transculturation dans les images inscrites de la période moderne*

Dans le cadre du colloque « Sémiotique et écritures urbaines Graff-city : appropriations urbaines imagées », cette communication se propose d'appréhender les formes anciennes des inscriptions et la manière dont elles s'intègrent, s'approprient ou dénoncent dans le tissu urbain. Les graffitis et les griffures sous l'Ancien Régime se trouvent le plus souvent sur des murs, lesquels peuvent être porteurs d'images et donc ces inscriptions fonctionnent comme des réceptions performantes interagissant avec le contenu des objets où elles s'inscrivent.

Les images anciennes sont souvent des énoncés syncrétiques associant texte et image, une sémantique du lisible et du visible, du narratif et du symbolique dans une synthèse accumulative et sédimentaire. L'image est un objet prégnant, interactif, un objet investi par les sens et les gestes. Cette réflexion étudie les formes et modalités de l'inscription et du geste griffant et/ou scriptif sur ces images-objets qui portent des médiations au service de la construction d'une identité liante, pacifiante, culturelle (sociale, politique, religieuse) mais dont la réception montre des formes d'appropriation, voire de revendication qui s'expriment parfois par ce geste, investi et performant.

Nous verrons ainsi ce que le geste de graffer/griffer peut dire des phénomènes culturels (croyances, représentations et pratiques) présents dans son contexte de production et de réception. A travers des cas précis, tirés du milieu alpin occidental où le politique et le social revêtent des formes mouvantes, instables et complexes (communes autonomes, luttes de pouvoir et régulation par la structure organisationnelle publique), nous observerons d'abord les modalités d'investissement du geste, dans ses dimensions cathartiques et spatiales, avant de proposer une réflexion sur les effets et les réceptions de sa performance, en ce qu'il modifie de l'existant et en ce qu'il en devient appropriatif, voire revendicatif de l'espace communautaire.

---

**Ludovic Chatenet (Université Bordeaux Montaigne)** : *Paretak hizketan :* écritures des conflits socio-culturels dans l'*espace urbain.*
Notre communication aura pour objectif de proposer quelques réflexions sur la manière dont les écritures urbaines manifestent les conflits de valeur au sein d'une société. Partant du principe que le bâti offre des surfaces disponibles à l'expression collective ou individuelle, nous chercherons à examiner comment les murs de l'espace public partagé (Merlin et Choay 1988, Joseph 1995, Paquot 2009) deviennent le lieu de convergence, de consensus ou de conflit social, par le biais des commentaires tenus par les citoyens ou les institutions sur les événements de l'histoire. En nous appuyant sur des exemples du Pays-Basque, nous observerons comment les écritures urbaines, comprises comme des gestes énonciatifs, font « parler les murs » et instaurent un dialogue entre le passé et le présent. Il s'agira de considérer la dimension stratégique et sociale des écritures urbaines Basques entre « dispositifs de sensibilisation » (Traïni 2009) et appropriations (Basso (dir.) 2018).

---

**Marion Colas-Blaise (université du Luxembourg) :** *L'inscription urbaine en temps de Covid : un acte d'écriture « trivial » ?*
Dans cette communication, nous nous proposons de montrer en quoi les inscriptions urbaines par temps de Covid donnent lieu à un *marquage* du territoire de la ville, qui attire l'attention sur des lieux d'ordinaire oubliés, parce que fondus dans le décor. Il s'agira ainsi de se demander comment s'opère l'*appropriation* (cognitive, mais aussi sensible et affective) de ces lieux à la fois par l'artiste et par le passant.
Plus particulièrement, en quoi le marquage arrache-t-il les lieux à l'ordinaire et transforme-t-il la ville en un palimpseste activant des interprétations ? En quoi y a-t-il esthétisation ? Dans un deuxième temps, on insistera également sur la portée proprement politique (la *polis* se charge de valeurs autres qu'esthétiques) des inscriptions alertant sur le Coronavirus. Il ne s'agit plus seulement de remodeler la ville, de rendre signifiantes des « marges » qui semblent d'abord non signifiantes, mais de la transformer en instance d'énonciation qui non seulement statue sur la pandémie, mais aussi intervient activement, donnant des conseils, voire exhortant la population à adopter un certain type de comportement. Les lieux de la ville et leurs inscriptions constituant des prothèses énonciatives, soit la ville devient un Destinateur manipulateur et judicateur, une instance hiérarchiquement supérieure (modalité déontique). Soit, elle est érigée en un actant collectif distributif, dont l'initiative se distribue sur un grand nombre d'acteurs réunis en réseau (égalisation des positions). La question est alors de savoir en quoi les inscriptions urbaines, malgré ou

grâce à un soubassement conflictuel, malgré ou grâce à leur caractère dissident, consolident un « être entre » (un *inter homines esse*, au sens où l'entend Ricoeur, et l'*interesse*, le vivre-ensemble, selon Hannah Arendt), un « être avec » lié à un pouvoir en *commun* (plutôt qu'à un pouvoir *sur*). Dans ce dernier cas, les inscriptions urbaines ont une fonction fédératrice, en activant la circulation des êtres culturels travaillés par la trivialité (Jeanneret, 2008), en plus de la mise en relief et de la révélation de lieux apparemment banals. Dans un troisième temps, nous souhaitons nous interroger sur la portée subversive de cette écriture. Il s'agit de voir en quoi, non sans paradoxe, une écriture transgressive de la marge et de l'entre-deux énergétise toute la ville et contribue à faire des usagers une *communauté*. En quoi elle devient un facteur de socialisation. La question est de savoir si c'est dans la transformation de l'espace public en espace *commun* par le biais d'une écriture dissidente que réside la vraie contestation. Dans quelle mesure la notion d'ambiance telle qu'elle est pensée par exemple par Albert Lévy (2008) permet-elle de faire avancer le débat ?

---

**Nicolas couegnas (université de Limoges) :** *Profondeur et événementialité du street art écologique : le « reverse graffiti » d'Alexandre Orion, un geste sémiotique singulier.*

Le mouvement des graffiti écologique questionne à la fois le statut des graffs, en général, leur expressivité spécifique, et leur aptitude à porter les problématiques environnementales sans perdre leur âme de *street art*. Pour aborder la *médiativité* des graffitis écologiques et la médiagénie écologique, nous solliciterons principalement les œuvres saisissantes du type *Reverse Graffiti* d'Alexandre Orion. Ces œuvres, qui illustrent la profondeur sémiotique fondamentale des graffiti, reposent sur l'événementialité et la force d'un geste créateur singulier.

---

**Norma Discini** (université de São Paolo, Brésil) : *Graffcity* : poétique et éthique dans la « fabrication » de l'espace urbain.

Sur la base des notions de stratégie et de tactique (de Certeau, 1990), saisies sous le crible des études de l'énonciation (Benveniste, 1974) et réinterprétées par une sémiotique des pratiques (Fontanille, 2008), nous analysons l'émergence, depuis les murs graffés de São Paulo, *du style du graffeur*, autant dans la dimension englobante de la pratique que dans la dimension englobée des styles d'« auteurs ». À cet effet, nous nous intéressons au « bombeur », actant opérateur de la pratique et acteur

de l'énonciation saisie à partir d'un ensemble de textes-énoncés, et nous rapprochons son identité, en tant que sujet d'un style, du concept rhétorique d'*ethos*. Non restreint cependant à la fonction de persuasion de l'« auditoire », comme le prévoit la rhétorique (Aristote, 1991), le concept d'*ethos,* lié à une énonciation en acte, équivaut à une « manière durable » de parler et de sentir, convertie en une « manière durable » de s'approprier l'espace public. Dès lors, l'*ethos*, associé au style, se compose comme un « champ de présence » (Fontanille ; Zilberberg, 1998), ce qui implique des oscillations propres aux ajustements, qu'il s'agisse de ceux du sujet par rapport au mur-support (Fontanille, 2005) et à l'esthésie constitutive du langage (Zilberberg, 1988) ou ceux relatifs à l'interaction avec le destinataire, le contemplateur des murs graffés. Évoqué dans la rhétorique comme l'« auditoire » à persuader, le *pathos*, désormais problématisé comme une *disposition* affective mobilisée par la face sensible de la *graff-city*, se présente dans le geste de (co)produire le bombage – le geste étant entendu comme une « signification gestuelle, qui, elle, est immanente à la parole » (Merleau-Ponty, 2011, p. 219).

---

**Maria Giulia Dondero (FNRS/Université de Liège) :**
*Les destins des métropoles au prisme des écritures de rue*
Notre intervention portera sur les graffitis de plusieurs métropoles contemporaines. Elle s'interrogera sur la transformation de l'espace urbain produite par les graffitis et des fresques muraux dans des parties de villes défavorisées comme celles désindustrialisées et/ou abandonnées ou bien dans des endroits de la ville qui sont *a contrario* très riches et élégants. Je focaliserai mon attention sur les cas de renaissance, humanisation et politisation de ces quartiers très différents l'un de l'autre en termes de pratiques touristiques et sociales.

---

**Christophe Genin (Paris 1 Panthéon-Sorbonne) :** *Etat d'urgence*
Les inscriptions et images urbaines, qu'elles proviennent d'artistes reconnus (des « signatures ») ou d'intervenants méconnus sont trop souvent réduites à deux types d'activités :
- Un militantisme opportuniste qui considère les murs, les trottoirs, les panneaux publicitaires ou signalétiques comme des supports immédiatement disponibles, gratuits, accessibles, visibles, à portée de main et de regard ; il s'agit alors d'une sorte de politique de communication applicable par toutes sortes de groupes ;

- Une expression « rebelle » d'une jeunesse en déshérence et en errance qui s'approprie avec plus ou moins de violence transgressive (comme dans le picho) une ville dans laquelle elle ne se retrouve pas ; il s'agit alors d'un marquage identitaire, ce que d'aucuns appellent un tatouage des villes.

Dans les deux cas, le rapport de l'inscription à l'espace est contingent (elle peut être posée ici ou là), et son rapport au temps est flou (aujourd'hui ou demain). Cette indétermination relative répond souvent en fait à des sollicitations politiques ou sociales, comme des manifestations.

*À la différence de cela nous voudrions porter notre attention sur des inscriptions déterminées par des nécessités humaines où il convient de riposter ici et maintenant. Nous examinerons divers cas d'état d'urgence où, face à la dictature, au terrorisme, les* street artistes et les intervenants urbains ont fait front immédiatement et sur les lieux mêmes de la tragédie, que ce soit ledit « printemps arabe », Charlie, le Bataclan ou les féminicides. Dans ces cas, le temps et l'espace de l'inscription sont définis par des principes ou des valeurs tenus pour intangibles. Nous ne sommes plus dans le temps stratégique des plans de communication (comme pour Extinction Rebellion) ni dans le temps égotiste des affirmations de soi, mais dans l'état d'urgence d'une république en danger. Nous partirons d'observations précises, d'analyses d'inscriptions mixtes (texte/image) et de contextualisation sociale, politique et géopolitique.

---

**Dominique Lagorgette (université Savoie-Mont Blanc) :**

*Dialogues dans la jungle des villes : tags, graff et interpellation.*

Graffs, tags et fresques sont des textes qui appartiennent au paysage urbain et qui oscillent entre expression artistique, vandalisme ou boîte aux lettres, selon le point de vue du récepteur. Car il s'agit indéniablement de communiquer – mais à qui, quoi, comment ? A partir de l'étude linguistique d'un corpus de tags et graffitis, nous examinerons comment fonctionnent et à qui s'adressent ces «écritures exposées» ainsi que les fonctions qu'elles remplissent dans le paysage urbain, en particulier du point de vue de l'interpellation.

---

**Alexandre Lansmans et François Provenzano (Centre de Sémiotique & Rhétorique, ULiège, Belgique) :** *Textures urbaines et énonciations pandémiques : vues liégeoises*

Notre intervention cherchera d'abord à proposer un cadrage théorique de la notion d'« énonciation pandémique », en l'abordant plus précisément pour son lien avec les sites d'inscription urbaine. La pandémie de Covid-19 a en effet donné lieu à une abondance d'écrits dans l'espace public urbain, qui méritent d'être interrogés d'un point de vue énonciatif : l'ancrage déictique, la construction identitaire d'instances plus ou moins instituées, mais aussi les rapports avec les matérialités et les gestes d'inscription.

Ce cadrage théorique sera mis à l'épreuve d'un corpus précis d'inscriptions urbaines associées à la pandémie et collectées à Liège entre mars 2020 et avril 2021 (environ 250 écrits photographiés). Cette collecte s'inscrit dans le cadre d'un projet plus vaste de cartographie des écrits de rue, dont on explicitera la méthodologie et les enjeux généraux. Dans un premier temps, ce corpus sera abordé d'un point de vue quantitatif, qui permettra de pointer quelques grandes tendances (notamment liées à la géolocalisation des inscriptions), mais aussi de marquer les limites d'une approche qui, dans le cas des énonciations pandémiques, peut conduire à des résultats trop attendus : il est clair en effet que le contexte sanitaire a produit une hypertrophie des inscriptions injonctives, associées en particulier aux lieux où il s'agit de régir les comportements des usagers de l'espace public. Dès lors, notre intervention consistera ensuite à rendre compte, de manière plus qualitative, de la façon dont la pandémie a ouvert le champ du scriptible urbain et a donné lieu à une large gamme de variations rhétoriques. Ces variations permettront, en conclusion, d'interroger deux caractéristiques souvent associées aux écritures de rue : d'une part leur lien avec une événementialité identifiable et situable, d'autre part leur lien avec des identités énonciatives construites comme « délinquantes », « marginales » ou « contestataires ». En effet, d'une part les énonciations pandémiques, étalées sur plus d'un an de vie urbaine, sont désormais inscrites dans le tissu quotidien de nos expériences de la ville ; d'autre part elles donnent à voir des instances « citoyennes » ordinaires, qui sont généralement peu représentées en position d'énonciateur actif dans le discours urbain.

**Patrizia Laudati (SicLab Méditerranée, UCA Université Côte d'Azur) :**
*Graffitis : ce que les murs murmurent.*

Dans l'imaginaire collectif, les inscriptions murales ont un caractère éphémère, soit parce qu'elles sont effacées, soit parce que leur support se dégrade ou disparait. En dépit de cela, il nous a semblé intéressant de choisir comme corpus de notre analyse, celles ayant acquis, malgré elles, un caractère de permanence : les inscriptions sur les murs de Pompéi. Celles-ci ont été figées lors de l'éruption du Vésuve en 79 av. J.-C. et, en traversant le temps, nous livrent encore, plus de vingt siècles après, des messages personnels, amoureux, politiques, publicitaires, etc., en nous donnant une photographie de l'espace public romain de cette époque.
Notre objectif est de mieux comprendre en quoi ces inscriptions ont participé (et participent aujourd'hui dans d'autres contextes) à la constitution de l'espace public comme espace d'expression et de socialité. Ainsi, nous proposons une articulation en trois temps d'une mise en perspective des graffitis pompéiens, voire de ce que le lisible rend visible par les traces parvenues jusqu'à nous : (i) trace de soi ; (ii) trace de l'altérité et (iii) trace de l'événement. Une réactualisation de ces trois paradigmes permettra enfin de les transposer aux formes les plus récentes d'inscriptions urbaines.

---

**Maria Caterina Manes Gallo (université Bordeaux Montaigne) :**
*Écritures de rues et images de soi*

Dans mon intervention je souhaiterais revenir sur quelques caractéristiques des écrits urbains non licites, i.e. inscrits sur des surfaces non dédiées à les recevoir. Notamment le fait d'être individuellement anonymes (sans signature), éphémères (voués à être plus ou moins rapidement effacés) mais de capturer notre attention par leur élaboration sous forme de « formules ». Des formules qui, malgré leur brièveté, mettent souvent en scène des scénarios interlocutoires diversifiés

Mon objectif est de proposer quelques pistes de réflexion visant à expliciter de quelle manière l'association entre un support et un contenu verbal réalise des actes de langage qui contribuent à ouvrir des espaces de parole publique ; une parole publique à connotation soit *irénique*, soit *stigmatisante* soit les deux à la fois. L'hypothèse dont je pars est que le choix du type de support et l'ancrage langagier des séquences qui y sont inscrites permettent en synergie la manifestation d'une parole publique qui met en scène un ressenti collectif partagé et inédit. La comparaison entre des exemples d'écrits urbains, produits par deux mouvements d'opinion différents, permettra de donner une assise empirique aux réponses proposées.

**Isabella Pezzini et Michele Dentico (université La Sapienza, Rome) :** *Dans la ville marquée. Enonciations piétonnes et graffitis dans le quartier de San Lorenzo à Rome*

L'intervention veut proposer les résultats d'un travail d'enquête et les premières hypothèses pour l'analyse des graffitis présents le long des parcours des étudiants du Campus Sapienza à la gare Termini, et plus généralement dans le quartier adjacent de San Lorenzo, où se rassemblent des jeunes, qui ne sont pas seulement des étudiants. Le thème de l'»énonciation piétonne» élaboré par De Certeau nous semble crucial pour comprendre la guerre des signes qui se développe le long de ces murs, souvent difficile à déchiffrer pour le passant occasionnel, qui la vit avant tout comme un acte hostile à la ville et à ses «bien-pensants». La recherche esthétique dans ces cas est assez rare, mais on se demande s'il est possible de relier ces signatures de la ville au phénomène des tatouages sur les corps.

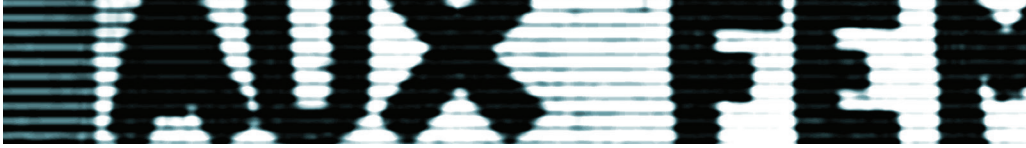
---

**Silvia Viti (Université de Reggio Emilia) :** *Pixação: l'hors-de-ville sur la ville.*

Parmi les multiples expressions de prise de parole dans l'espace urbain, le *pixação paulista* est une des plus controversées. Si les interventions assimilables au street art ont désormais obtenu la reconnaissance du monde de l'Art, la valeur artistique du graffiti art (et en particulier du tag) a été à plusieurs reprises mise en doute en vertu de la dimension strictement vandale qui lui est attribuée par les institutions et la communauté. Quand on parle de pixação – une pratique graffitaire endémique de la ville de São Paulo – ce côté vandale a été amplifié à tel point que l'Art n'a jamais revendiqué avec conviction un réel intérêt pour le phénomène. Les pixadores font leur entrée dans l'histoire de l'art à plusieurs reprises dans les premières années de ce millénium mais, chaque fois, il s'agit de participations dont la dimension polémique a dépassé celle artistique. En 2018 le pixação a été le sujet d'un des dix tableaux qui animaient le pavillon brésilien de la Biennale d'Art de Venise : ils ont été représentés en tant que part intégrante et pervasive du patrimoine urbain pauliste associée aux lampadaires.

Cette contribution interroge la pratique du pixação en tant que pratique subversive de prise de parole dans le cadre d'une approche ethno-semiotique d'analyse de l'espace urbain. Objet d'étude cher aux anthropologues et urbanistes, le pixação vaut bien une lecture sémiotique parce qu'à partir du pixo, on pourrait aborder une théorie des ré-sémantisations de l'espace urbain en tant que pratiques de tracement qui disséminent une subjectivité anonyme et collective dans les interstices

de la ville. Une subjectivité marginale qui, par l'inscription dans et sur la ville, détourne l'ordre établi en y affirmant une valence alternative. Une subjectivité qui nous invite enfin à « oublier la ville pour analyser la ville », comme le veut l'anthropologue situationnel Michel Agier.
Pourquoi donc le pixação et pas d'autres formes de writing ? Le pixação est le dégré zero du writing : c'est tout simplement de l'écriture sans intérêt aucun pour la représentation figurative, c'est du noir ou blanc sans recours à la couleur. Le pixação est pratiqué par qui partage un style de vie aux marges de la socialité : garçons de l'hors-de ville, du ban-lieu, certainement pas des artistes, souvent des analphabètes sans accès à la scolarisation qui risquent leur vie pour inscrire des mots sur la ville et qui font de la recherche calligraphe leur moyen d'affirmation. Le pixação est une des formes d'inscription les plus pauvres et rudimentaires : matériaux de fortune sans emprunt au monde de l'art, seulement de la poix, du goudron, de la teinture blanche, des rouleaux et tubes télescopiques, des utilitaires qui ne permettent pas un plein contrôle de l'exécution. Et encore, le pixação est la manifestation la plus invasive et totémique du graffitisme : les pixadores recouvrent des immeubles entiers, de haut en bas et vice versa, en faisant de la verticalité et de la grandeur des lettres leur chiffre stylistique. En plus, le pixação est transgression et menace : il dépasse toutes les conventions d'écriture soit en bouleversant tout ordre et directionnalité soit en adoptant un alphabet alternatif - compréhensible seulement par les membres de la communautés pixadora. Enfin, le pixação, avant d'être une pratique de writing, est une pratique funambulesque de traversement de l'espace : le corps du pixadore devient extension des utilités d'inscriptions et s'ajuste aux structures urbaines pour rendre possible le tracement des interstices, en traitant la tridimensionnalité de l'espace urbain en tant que toile bidimensionnelle. Il s'agit donc d'une pratique unique dans le panorama du graffitisme contemporain dont l'interaction entre pixadores et corps de la ville est toujours restée le nœud de toute signification possible. Elle nous invite à analyser la ville non en tant que tout donné mais plutôt en tant que complexe de pratiques du faire-ville.



**Contact :** anne.geslin-beyaert@u-bordeaux-montaigne.fr,
anne.geslin87@orange.fr.